

L'histoire du temps présent

Lav no taboo

Les écrivains et écrivaines sont des artistes qui nous interpellent par leur regard. Le regard porté par eux sur la société peut être réaliste, naturaliste, vériste ou fantastique, surréaliste, absurde. Il peut être comique, ironique, sarcastique ou sérieux, froid, grave. Dans tous les cas, ce regard frappe le lecteur et l'interpelle par sa différence.

Voilà pourquoi, si souvent, le point de vue assumé par les auteurs nous dérange, nous agace. Leur façon de décrire les choses, de nous faire découvrir le monde, intérieur et extérieur, nous prend pour ainsi dire à contre-pied. Et si la littérature commençait justement par ce lien privilégié et original entre l'auteur et le lecteur? Et si, comme l'exprime Umberto Eco, plaire au public et l'intéresser signifiait, non pas écrire des romans sentimentaux à happy-end, où de gentilles filles épousent de nobles et riches jeunes hommes, mais bien au contraire faire entrer le lecteur dans le monde inattendu de celui qui écrit, en se laissant surprendre et prendre au jeu ou alors de façon polémique, comme on entre dans une discussion, avec passion et énergie?

Je lis trop peu de romans, pendant mes vacances essentiellement. Début septembre 2001 je me trouvais dans un club de vacances dans le sud de la France et je lisais – je ne sais plus pourquoi mon choix était tombé justement sur cet auteur et ce roman – Plate-forme de Michel Houellebecq. Probablement à cause de ses déclarations provocatrices qui devaient faire la une dans les médias déjà à l'époque. Je ne me rappelle plus exactement de l'histoire, sauf qu'elle était, comme souvent chez cet auteur, sombre et pessimiste. Mais je sais encore que le narrateur, Michel, au milieu d'un monde décrit comme cynique, vit contre toute attente une histoire d'amour profonde. Malheureusement, des terroristes islamistes attaquent le club de vacances en Thaïlande et sa compagne est assassinée. La fin avec cet attentat m'avait énervé. Elle m'apparaissait complètement exagérée.

Quelques jours plus tard, de retour au Luxembourg, le 11 septembre 2001, j'ai suivi à la télé, abasourdi et incrédule comme la plupart d'entre nous, les reportages sur les attaques meurtrières des terroristes d'Al-Qaïda à New York et à Washington.

Vanuatu et Vatounu

Ce souvenir m'est revenu samedi dernier en relation avec un récit littéraire actuel. Claude Frisoni m'avait fait parvenir son nouveau livre, „Lettre d'amour au peuple qui ne connaît pas le verbe aimer“, un conte philosophique sur une île du Pacifique Sud qui existe vraiment, Vanuatu, et une autre, inventée par l'auteur, Vatounu, une contribution littéraire au débat sur le droit de vote des étrangers au Luxembourg. Les Editions Binsfeld souhaitaient qu'on le présente sous forme de discussion à deux au Festival des migrations, des cultures et de la

citoyenneté. Ce qui m'a enchanté, car une des entrées de ce conte est historique, l'auteur montre comment les institutions d'un Etat se sont développées à travers le temps. Un Etat, Vanuatu-Vatounu, dont toute ressemblance avec un pays ou un peuple ayant existé ou existant n'est peut-être pas tout à fait forte ...

Voilà comment le livre est présenté sur la jaquette: „Quels événements dramatiques ont-ils pu jeter le Vatounu, sympathique petit pays du Pacifique dans la guerre civile et le désastre? Quelle résonnance cette catastrophe, survenue aux antipodes, peut-elle avoir ici, au cœur de l'Europe?“ Samedi matin, lorsque nous nous sommes rencontrés à l'entrée de la halle Luxexpo, Claude était visiblement en peine. Dans la nuit précédente, l'archipel du Vanuatu venait d'être frappé par un violent cyclone de niveau 5, entraînant plus de 20 morts et des dégâts énormes.

L'auteur avait imaginé une catastrophe fabriquée de main d'hommes pour inciter à la réflexion sur la participation politique au Luxembourg. La réalité a, d'une certaine façon, rattrapé la fiction. L'île de l'auteur a été victime d'une catastrophe naturelle, due à des bouleversements écologiques qui devraient faire réfléchir l'opinion publique mondiale aux causes et effets de ces bouleversements. Un autre hasard veut

qu'au même moment, le 14 mars, s'ouvrira à Sendaï, ville japonaise frappée en 2011 par un tsunami, la 3^e conférence des Nations Unies pour la prévention des catastrophes naturelles, à laquelle ont participé 186 pays, le Luxembourg étant représenté par le ministre de l'Intérieur, Dan Kersch.

Après ce choc, nous avons quand même discuté du livre. Pour moi, ce conte philosophique nous raconte beaucoup, avec les moyens de la fiction littéraire, sur la contradiction, la tension formidable qui caractérise notre monde. Entre d'un côté une société de plus en plus internationalisée, un monde de plus en plus interconnecté et de l'autre côté, une sphère politique qui continue à se référer essentiellement à l'Etat-nation.

Une grande diversité

Société internationalisée: nos différences individuelles sont internationales. Elles dépassent les frontières. Qu'il s'agisse des musiciens que nous écoutons, des films que nous regardons, des artistes dont nous visitons les expositions, des romans que nous lisons, des sites web sur lesquels nous surfons. Des migrations séculaires ont fait des populations dans les pays européens ce qu'elles sont aujourd'hui: des ensembles

bles d'une grande diversité. Nos identités sont aussi multiples que les populations. Elles sont plurielles.

Chaque individu peut s'identifier à des groupes multiples, a un sentiment d'appartenance à des groupes différents. J'ai une identité citoyenne: je suis Luxembourgeois et citoyen de l'Union européenne. Une identité sexuelle: je suis un homme et je suis hétérosexuel. Une identité linguistique: je parle le luxembourgeois, le français, l'allemand, l'italien, l'anglais, je comprends le sicilien. Parmi ces langues, celles que je préfère sont le luxembourgeois, ma langue maternelle, et le français, la langue dans laquelle je communiquais avec mon père sicilien. Une identité religieuse: j'étais un croyant catholique, mais je ne suis plus croyant depuis ma jeunesse. Une identité sportive: je pratique le vélo, mais mon sport préféré reste le football. Une identité professionnelle: j'étais enseignant d'histoire au lycée, depuis dix ans je suis enseignant-chercheur à l'université, j'écris régulièrement des chroniques dans la presse. Une identité régionale: je suis un Minettsdapp. Et la liste pourrait être allongée encore.

Comme le relevait le Rapport sur le développement humain de 2004, intitulé „La liberté culturelle dans un monde diversifié“, l'identité comporte également une part de choix: au sein de ces affiliations, les individus peuvent choisir quelle priorité donner à une affiliation plutôt qu'à une autre dans différents contextes: „Les Mexicains-américains pourront soutenir l'équipe de foot mexicaine mais servir dans l'armée américaine. De nombreux Blancs d'Afrique du Sud ont choisi de combattre l'apartheid en tant que Sud-Africains.“ Au cours de notre vie, nous pouvons accorder une importance plus ou moins grande à l'une ou à l'autre appartenance identitaire.

Notre société est plurielle et diversifiée comme l'est chaque individu qui forme cette société. En revanche, la sphère politique reste avant tout nationale. Le vocabulaire politique reste un vocabulaire largement national. Dans son conte philosophique Claude Frisoni montre les deux facettes, la grande diversité et la logique nationale et la tension entre les deux.

Je voudrais l'illustrer juste par une exemple ici: la diversité en matière de langues: Vanuatu est un pays multilingue. Avec trois langues officielles. La loi sur le régime des langues, votée à l'indépendance du pays en 1980 stipule: „La langue véhiculaire nationale de la République est le bislama. Les langues officielles sont l'anglais, le bislama et le français. Les langues principales d'éducation sont l'anglais et le français.“ Toute ressemblance avec la loi luxembourgeoise de 1984 sur le régime des langues qui règle encore aujourd'hui l'emploi des langues est ... Dans le conte de



Denis Scuto

Claude Frisoni, le gouvernement de l'île veut remplacer le trilinguisme par un monolinguisme bislama. Au Luxembourg, qui n'est pas une île comme Vanuatu ou Vatounu, des gens voudraient limiter l'identité luxembourgeoise en matière linguistique à la langue luxembourgeoise en faisant abstraction du plurilinguisme.

Le trilinguisme à Vanuatu s'est forgé à l'époque où l'archipel s'appelait encore Nouvelles Hébrides et était administré comme colonie en commun par la France et la Grande-Bretagne. Au Luxembourg, les élites luxembourgeoises imposent en 1843 délibérément le français comme deuxième langue d'enseignement à côté de l'allemand pour ne pas devenir une colonie, ni de l'Allemagne ni de la France (ni des Pays-Bas), à une époque où, comme l'écrit le sociologue Fernand Fehlen, il n'y a pratiquement pas d'habitant luxembourgeois de langue maternelle française.

„mi laekem yu tumas“

Le bislama a intégré tant des mots français qu'anglais. Au nord de l'archipel on parle un autre bislama qu'au sud. Selon qu'on préfère le français ou alors l'anglais et qu'on a fait ses études dans une université francophone ou anglophone, on parle un bislama légèrement différent. Chaque fois que j'écris une chronique en luxembourgeois pour radio 100,7, je pense aux différentes influences, allemande et française avant tout, sur ma langue luxembourgeoise et son évolution.

Comme en luxembourgeois, il n'y a en bislama pas de mots pour dire „je t'aime“. Ils disent „mi laekem yu tumas“ (I like you too much) ou „taem mi lukluk yu mi ded“ (when I see you, I drop dead). Un phénomène qui m'interpelle aussi pour notre langue luxembourgeoise. „Heen erzielt gären“ résonne autrement, rend autrement le lien affectif du narrateur que „il aime raconter“. „Je t'aime“ vibre autrement que „ech hunn dech gär“.

Utiliser, combiner, comparer, mélanger plusieurs langues, voilà une caractéristique de cet héritage légué par l'histoire luxembourgeoise et souligné par Fernand Fehlen: le trilinguisme – luxembourgeois, français, allemand – né dans un long processus historique qu'il faudrait développer de façon volontariste et valoriser comme exemple pour l'Union européenne.

Aimer la richesse langagière, une bonne sensation. Ou comme l'exprime la dernière tête de chapitre de la Lettre d'amour de Claude Frisoni: „Lav no taboo.“



Lauschtet
och dem
Denis
Scuto säi
Feuilleton
op Radio
100,7, all
Donnesch-

deg um 9.25 Auer (Rediffusion 19.20) oder am Audioarchiv op www.100komma7.lu.